

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Jeanine de la Hogue - 1921-2016 - photo Jean Liotard

N°83 - Mars 2016

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial <i>La Rédaction</i>	4
Hommage à Jeanine de la Hogue <i>Anne Marie Briat</i>	5
Hommage à Jeanine de la Hogue <i>Odette Goinard</i>	7
Hommage à Jeanine de la Hogue <i>Annie Krieger-Krynicky</i>	11
Hommage à Jeanine de la Hogue <i>Alain Amato</i>	17
Bibliographie de Jeanine de la Hogue <i>La rédaction</i>	22
Écrivain public Comte à rebours <i>Jeanine de la Hogue</i>	23
Biographie Edgar Quinet <i>Annie Krieger-Krynicky</i>	30
Écrivain public Le siège de Constantine <i>Edgar Quinet</i>	33
Biographie Une soutenance de thèse d'Histoire de l'Art sur l'exilé d'Alger : l'ancien empereur d'Annam <i>Annie Krieger-Krynicky</i>	39
Biographie Le départ de Tunis <i>Katel Delia</i>	44

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicky et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Nos amis lecteurs chercheront en vain la signature de Jeanine de la Hogue. Elle préparait pourtant, comme à chaque trimestre, l'éditorial, elle tenait en main les premiers jets de la revue de mars lorsqu'elle s'est éteinte à l'hôpital Georges Pompidou le 20 février.

Les membres de l'équipe de Mémoire d'Afrique du Nord tiennent à exprimer la tristesse qu'ils éprouvent, et aussi l'admiration qu'ils vouent à leur Présidente, pour le travail accompli. La grande période de sa vie se confond avec celle des associations auxquelles elle a donné tout son temps et ses talents en vue d'une cause qui lui fut chère. L'aventure de cette Revue résume la passion de toute une existence, consacrée à la transmission de la mémoire jamais figée, toujours vivace. Elle avait reçu le flambeau des mains de Jacques Augarde, Président de l'Association, à son équipe d'entretenir la flamme et de prouver sa fidélité de la seule manière qu'elle pût le souhaiter : en continuant la Revue.

L'équipe de rédaction



Hommage à Jeanine de la Hogue

Anne Marie Briat

Mémoire d'amitié

D'autres retraceront dans ce cahier le combat opiniâtre et parfois difficile de Jeanine pour que vive la mémoire de l'Algérie et plus particulièrement celle des trois pays de l'Afrique du Nord. Nous avons été plusieurs à l'aider dans cette tâche, apportant nos compétences diverses à cette animatrice hors pair. J'ai participé à ce travail pendant douze ans. Puis j'ai dû quitter Paris et dès lors j'ai posé la plume. Pour autant, nous sommes restées toujours en contact, poursuivant jusqu'à ces dernières semaines un dialogue jamais rompu.

J'ai connu Jeanine en 1986, grâce à Odette Goinard. Immédiatement je suis «tombée en amitié» avec elle. Je ne croyais pas qu'il fut possible à un âge déjà avancé de connaître un lien si fort, comparable à ceux qu'on noue dans la prime jeunesse ou l'adolescence. Ce fut pourtant le cas, mêlant travail et relations personnelles. Elle vint à toutes mes fêtes familiales, rayonnante comme à l'habitude, accompagnée du fidèle Jean à l'intelligence si aiguisée. Il reste de ces longues années des photos, des lettres et l'écho de son travail inlassable pour la cause partagée.

Je conserve précieusement deux témoignages de son amitié : un acrostiche sur les lettres de mon prénom. Jeanine adorait composer des acrostiches (il faut relire ceux, délicieux, qui figurent au dos de certains cahiers de *Mémoire Plurielle*) et aussi... un arbre ! Jeanine aimait les arbres, surtout les essences méditerranéennes : le cyprès, le figuier, le cèdre, l'olivier. Elle m'apporta un jour une bouture de laurier noble qui a la particularité de rester toujours vert en

hiver. Il fait maintenant plus de deux mètres. Mes enfants l'appellent l'arbre de Jeanine ». A chaque fois que je le retrouve, il est pour moi le symbole de cette âme d'exception, une mémoire vivante et pérenne.



Hommage à Jeanine de la Hogue

Odette Goinard

J'ai peine à réaliser que cette chère Jeanine n'est plus... Nous l'avions vue ces derniers temps, certes très fatiguée, mais tellement présente, toujours si ardente dans nos travaux communs, que nous ne pouvions penser qu'elle nous quitterait si vite. Sa disparition va causer un grand vide dans notre équipe de *Mémoire d'Afrique du Nord*.

Pour ma part, je perds une grande amie. Nous avons œuvré si longtemps ensemble, poursuivant le même objectif, que des liens d'affection s'étaient noués entre nous. Nous avions totalement confiance l'une dans l'autre.

Ayant été la première à connaître, puis à collaborer avec Jeanine de la Hogue, je m'autorise à esquisser à grands traits la longue période durant laquelle elle n'a cessé de poursuivre la tâche qu'elle s'était assignée.

Voici bien longtemps en effet que je l'ai connue. Ayant assisté à la fondation du *Centre de Documentation Historique sur l'Algérie* (CDHA) en 1974, sous l'égide de Madame Charles Vallin (ancienne vice-présidente de l'Assemblée Algérienne) et de ma cousine Marie-Louise Pasquier-Bronde, j'ai rencontré Jeanine qui s'était tout de suite intéressée à ce projet, saisissant l'évidence de sauvegarder la mémoire de l'Algérie française. C'est en 1983 que je me suis investie avec elle dans ce travail de documentation qu'elle avait entrepris.

Ce travail s'est avéré complexe car il recouvrait cent trente ans d'efforts conjugués dans tous les domaines, pour construire un pays qui n'existait pas à l'origine. A travers nos recherches, nous découvrons les gigantesques travaux accomplis par nos ancêtres. Jeanine, avec son désir de connaître, sa méthode d'investigation, ses nombreuses

relations, et son enthousiasme sans bornes, était toute désignée pour cette œuvre d'envergure. Elle m'a entraînée dans son sillage et, me considérant selon expression comme son alter ego, j'ai participé avec ardeur à cette entreprise.

Le siège social du CDHA se trouvait alors à Paris, une bibliothèque ayant parallèlement été constituée à Aix-en-Provence, avec l'appui de Maître Ciccolini, sénateur maire de cette ville et nommé président de l'Association créée dans le cadre de la loi de 1901. C'est dans le local de la rue de l'Ouest dans le XIV^{ème} arrondissement de Paris que j'ai travaillé avec Jeanine et la petite équipe qui était venue nous rejoindre, et qui, au fil des années, avec ardeur et la plus grande fidélité, a fait vivre ce centre de documentation. Je citerai parmi eux Raymond Albert, Bienvenue Amoros, André Appel, Hélène Boutigny, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Maryse Fréon. Bien d'autres encore - on ne peut tous les nommer - venaient nous apporter leur aide, tant sur le plan intellectuel que matériel. Dans ce local exigu, nous avons parfois peine à prendre place !

Mais tout s'est effondré pour nous en 1993 lorsque le siège social fut transféré à Aix-en-Provence.

Sans doute ce changement était-il logique dans l'objectif d'un regroupement des activités du CDHA. Ce ne fut pas cependant sans amertume que nous vîmes un beau matin, tous les dossiers que nous avons amoureusement constitués, embarqués dans un camion, en direction du midi. Privés de ce fait de notre source de travail, nous avons dû renoncer à poursuivre notre activité au CDHA

J'ai pour un temps abandonné la tâche à laquelle je m'étais consacrée pendant tant d'années. Mais alors, et c'est là où Jeanine a fait toute mon admiration : ne s'avouant nullement battue, et avec la compréhension et l'aide puissante de Jacques Augarde, ancien ministre, et tout gagné à notre cause, elle a poursuivi ce devoir de mémoire sous une autre

forme. Ce fut la création de l'Association *Mémoire d'Afrique du Nord* recouvrant l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Un Comité de rédaction ayant été constitué, le premier numéro de la revue *Mémoire Plurielle* devait paraître le 1^{er} octobre 1994. Il sera suivi de 64 numéros sous forme de fascicules jusqu'en octobre 2010, ainsi que de 190 biographies regroupées dans *Les Cahiers d'Afrique du Nord*. Depuis, la revue continue à paraître régulièrement sur le site internet créé en fonction de l'évolution des techniques.

Avec une ardeur renouvelée, entraînant à sa suite une nouvelle équipe très motivée dont Marie-Claire Micouleau-Sicault, Annie Krieger-Krynicky et Yves Richardot. Jeanine a donc persévéré dans cette œuvre de mémoire. Je n'ai pu que la suivre, heureuse de pouvoir à nouveau apporter ma modeste contribution à cet objectif qui nous est si cher.

Rien n'arrêtait Jeanine. A petit pas, bravant tous les obstacles, elle a poursuivi la tâche qu'elle s'était assignée. Toujours installés dans notre petit local, nous avons reconstitué une documentation et travaillé ensemble. En dépit de la fatigue, traînant souvent un lourd chariot plein de livres, elle s'attelait au travail. Nous avons ainsi vécu dans une atmosphère détendue et dans une entente parfaite, heureux de remonter le temps en découvrant nombre de personnalités et d'événements qui s'étaient déroulés pendant plus d'un siècle dans notre Afrique du Nord.

C'est un immense merci que je dois à Jeanine, car elle m'a appris la persévérance dans la tâche entreprise, à travers toutes les difficultés qui, inévitablement, surgissent dans tous les parcours.

Que le dynamisme de notre chère Jeanine continue à nous habiter dans le temps qui nous reste afin que l'œuvre de la France en Afrique du Nord ne se perde pas dans l'oubli.

*Si tu peux voir détruite en un instant l'œuvre de ta vie et,
sans un mot, te mettre à rebâtir tu seras un homme, mon fils.*

Rudyard Kipling

Telle aurait pu être la devise de Jeanine.



Hommage à Jeanine de la Hogue

Annie Krieger-Krynicky

Une amie, Simone Rinaudo, rédactrice en chef de la *Revue du Théâtre de la Ville* et qui faisait connaître le peintre et poète de la *Nostalgie*, Marcello Fabbri, amena chez moi un jour de 2002, une femme à la haute et élégante silhouette. Jeanine de la Hogue regarda ma bibliothèque, mes ouvrages - nous avons eu le même éditeur - et nous parlâmes littérature, une passion partagée. La rédactrice en chef de la revue *Mémoire Plurielle* qu'elle m'invita aussitôt à rejoindre, avait fait sienne cette profession de foi : « Les livres comme patrie ». Ayant fait carrière après son retour d'Algérie en 1964, dans des revues : *Historia*, *Atlas*, *l'Algérieniste* dont elle tint la rubrique littéraire, elle dirigea des collections des Editions Bordas.

Dans son appartement dont le balcon fleuri donnait sur la place de la mairie du XV^{ème}, je venais souvent, en voisine, traversant le jardin du Lycée Camille See, longeant le cinéma d'essai Saint-Lambert où elle allait régulièrement, lui apporter les articles et les illustrations de nos correspondants.

Elle avait l'art de raconter et de savoir écouter : m'avouant sa prédilection pour la nouvelle, art difficile d'esquisse, d'ambiguïté et de perfection dans lequel elle excellait.

N'aimait-elle pas Katherine Mansfield et ses cioux brouillés d'Angleterre, cette transplantée comme elle, mais de Nouvelle-Zélande... Elle qui avait vécu sous des ciels sans nuances et un climat contrasté, appréciait les brouillards des âmes. Au point que le portrait le plus accompli, alors que beaucoup de livres exhaustifs lui ont été consacrés, est celui qu'elle avait tracé de Kim Philby, l'espion trouble et complexe, dans un exemplaire du *Miroir de l'Histoire*

(décembre 1971) qu'elle m'avait donné. Peut-être avait-elle l'art de traquer l'insaisissable et aussi le désenchantement comme dans cette *Ballade triste pour une ville perdue* : « Ma ville souffrit de mille blessures chaque jour renouvelées ». Ces blessures n'étaient-elles pas les siennes, bien qu'elle eut la pudeur de les cacher avec le sourire et de les voiler dans l'écriture. Transformant en aventures comiques ou touchantes ses déracinements perpétuels, suivant son père de poste en poste, magistrat à Aïn Témouchent où elle naquit en 1921, puis à Tizi-Ouzou, Batna, Bougie et Constantine, avant de passer la période la plus heureuse de sa vie à Alger et dont elle fit son miel. Peu de temps avant sa disparition, elle m'avait confié : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance ». C'est qu'elle en avait opéré la transmutation dans ses nouvelles ou articles.

Elle s'était consacrée aux écrivains qui avaient parlé du « pays perdu » : auteurs anciens, voyageurs d'autrefois, mémorialistes de l'Algérie passée mais aussi aux contemporains, « ces provinciaux sans province », « de l'Algérie heureuse » ou « d'un Maroc ou d'une Tunisie de leur enfance ».

Elle m'avait invitée à la même transmutation des souvenirs ensevelis d'une enfance et d'une adolescence partagée entre Maroc et Tunisie afin d'en conjurer la mélancolie latente.

Je donnais aussi chair à des ombres familiales : un trisaïeul, jeune pasteur à Strasbourg qu'il quitta à l'invitation de Napoléon III qui voulait édifier ses légionnaires de Sidi Bel Abbès » et qui fonda le temple protestant d'Oran, ou encore à cet aïeul maternel, banquier de Bergerac, qui s'en vint fonder à la même époque, la banque de Tlemcen, nationalisée au profit de la Banque d'Algérie; ce Périgourdin trop imaginatif eut l'idée d'acheter des terrains pour faire d'un petit village côtier où naîtra plus tard ma mère, un port

de commerce et de fret... mais c'était Mers-El-Kébir ! Et aussi prirent vie une cohorte d'enseignants et d'officiers de l'armée d'Afrique... Elle confia ma thèse de doctorat en droit sur *l'Agence de défense des biens et intérêts des rapatriés* à une doctorante américaine, venue se documenter et qui emporta mon pavé outre-Atlantique. Elle avait su réunir autour d'elle une équipe de fidèles tout aussi motivés et accueillir écrivains reconnus ou amateurs, faisant connaître à travers ses recensions, de nouveaux talents. Elle animait des cafés littéraires, des déjeuners-débats où elle recevait des conférenciers érudits ou amateurs de l'Algérie, du Maroc ou de la Tunisie.

Le Président de *Mémoire d'Afrique* du Nord, Jacques Augarde, lui avait confié la mission de faire revivre le passé. Il avait fait sienne la devise de la ville dont il était maire, Bougie : « Je parviendrai ». Celle de Jeanine de la Hogue pourrait être celle du stathouder de Hollande, Guillaume d'Orange : « Je maintiendrai ». Elle maintenait le cap avec vigueur et fermeté, dans le respect d'une ligne éditoriale ouverte, généreuse et apolitique, rejetant toute polémique subalterne. « Nous avons tant encore et encore à faire revivre. Il nous reste l'inépuisable matière sur l'Afrique du Nord » répétait-elle.

Dans l'avant-propos de son livre *Ces jours que nous avons tissés*, elle avait signalé que le titre n'était pas innocent : « Il est le reflet de notre mémoire, comme une tapisserie où se sont inscrits certains destins; chacun des auteurs a choisi son texte avec sa sensibilité personnelle. Il nous semble voir s'ouvrir un éventail, jeter sur la table un jeu de cartes ou plutôt un jeu de tarots où se lirait la diversité des talents ». Jeu à la fois familier et redouté pour ses prédictions et transmis par les hispaniques en Algérie. Entre voisines, on scrutait sur la table de cuisine, le présage des vingt-deux arcanes. Doit-on la représenter par la lame de la Papesse,

penchée sur le livre, tout un symbole, ou par celle de l'Impératrice active et toujours jeune ? Avec fermeté, mais aussi une diplomatie, acquise au contact de personnalités de la revue *Atlas*, comme Haroun Tazieff dont elle me racontait en riant avoir réussi à contenir les débordements volcaniques de sa prose fleuve, elle savait cadrer, limiter les digressions des auteurs, inspirer aussi, car elle débordait d'imagination, les thèmes des revues. Savamment, avec une minutie de miniaturiste, elle discutait, avec son maquettiste Maurice Coriat dont le sculpteur Paul Belmondo corrigea à Alger les premiers dessins, et à la patience inépuisable car il était passionné, la disposition d'une gravure pour faire de chaque numéro un petit chef-d'œuvre d'agencement artistique. J'ai beaucoup appris à la voir faire de son professionnalisme de rédactrice comme de sa curiosité. Au début de février, elle lisait un livre sur les persécutions des Polonais sous les jougs hitlérien et stalinien et gardait toute l'ardeur de son indignation.

L'histoire la faisait vibrer presque autant que l'écriture.

« L'envie d'écrire, il faut l'attendre, la guetter, l'espérer puis quand se présente l'idée ou l'émotion, il faut se jeter dessus comme un chasseur fou » aimait-elle à citer Pascal Jardin dans *La Bête à Bon Dieu*. Elle ne cherchait pas les honneurs mais l'estime de ses pairs. Ils furent réunis lorsqu'elle reçut la consécration des Arts et des Lettres puis fut faite chevalier des Ordres du Mérite National et de la Légion d'honneur. Par dessus tout, elle guettait l'approbation de ses lecteurs. Résolument moderne, elle souscrivit d'ailleurs au transfert dans l'immatériel de sa Revue, bien qu'abandonner le livre papier fut un crève-cœur mais la perspective, puis la certitude de toucher plus de lecteurs la séduisirent.

L'aventure de cette Revue résume une passion de toute une vie, celle de Jeanine de la Hogue.



Jeanine de la Hogue lors d'un voyage de l'association à Rochefort et à La Rochelle avec Yves Richardot et Anne-Marie Briat



Une pause au bureau de la rue Decrès



**Une assemblée générale à l'Académie des Sciences d'Outremer
De gauche à droite Raymond Albert, Jacques Augarde et Anne-Marie Briat**



Hommage à Jeanine de la Hogue

Alain Amato



Présentation de *Monuments en exil à Paris*, le 8 décembre 1979 chez Charly de Bab-el-Oued. De gauche à droite : Alain Amato, Charly, Jeanine de la Hogue. Photo Alain Martin.

À l'automne de 1975 j'avais entrepris la recherche des monuments français rapatriés d'Algérie au moment de l'Indépendance, avec pour ambition de raconter l'histoire

bien singulière de ces souvenirs de pierre et de bronze sauvés de la destruction, dispersés sur tout le territoire national ou oubliés dans des entrepôts de l'état. Après en avoir longuement discuté avec mon ami Albert Bensoussan (qui se joint à moi dans cet hommage), je m'étais rapproché du Cercle Algérieniste pour qu'ils parrainent ce projet. Les principaux animateurs de ce mouvement, dont Maurice Calmein, Yvon Ferrandis et Alain Martin, acceptèrent de me soutenir. Courant 1977, ils me mirent en relation avec Janine de la Hogue - Janine avec un « a », tel qu'elle a souvent signé son prénom -, parce qu'au sein de notre association, c'était « la » professionnelle au niveau éditorial. Consciente de l'importance de cette entreprise, Janine m'aida activement dans la recherche de documents attestant les transferts et les réutilisations de nos souvenirs rapatriés. Non sans difficultés. Une fois nous montâmes une véritable opération d'espionnage pour avoir accès à une liste des monuments rapatriés que le Ministère de la Culture ne voulait pas me transmettre. Nous savions que la liste existait, et à quelle adresse elle se trouvait. Mais la conservatrice de l'établissement qui m'avait reçu avait refusé de me la communiquer. Pour son entendement « Algérie », « Rapatrié » étaient des termes qui l'éloignaient de sa bien-pensance. J'avais rétorqué à cette femme versée dans l'art abstrait, comme l'affichait ostensiblement la décoration de son bureau, qu'elle me donnait l'impression de cacher des cadavres dans un placard ! Ce qui avait envenimé la conversation. Janine trouva une parade en envoyant à ma place une étudiante en Arts plastiques qui, sous prétexte de faire une thèse sur la sculpture ornementale en milieu urbain, eut accès à la liste convoitée et réussit à en faire une copie. Bien avant que le manuscrit soit achevé, la question de l'édition s'était posée. Janine connaissait très bien le monde de l'édition. Elle contacta notre compatriote Paul Robert, l'homme du Dictionnaire. Après avoir parcouru le manuscrit, il

suggéra de faire comme lui, c'est-à-dire de créer sa propre maison d'édition, car on n'est jamais mieux servi que par soi-même pour concrétiser un livre de ce genre. Ce qui fut fait. Les éditions de l'Atlantrope - du nom du plus ancien représentant du peuplement d'Afrique du Nord - furent créées avec Alain Martin en tant que gérant et Janine de la Hogue comme directrice de publication. J'avais intitulé mon manuscrit : *Histoire des monuments français rapatriés d'Algérie en 1962*. C'est elle qui trouva le titre concis et combien littéraire de *Monuments en exil*. Janine s'occupa de la fabrication du livre. Sa fille Marie-Françoise Pouillet fut chargée de la maquette et de la mise en page. Comme c'est l'usage pour ce type d'ouvrage, j'avais prévu une préface. Janine me proposa de choisir entre Jean Dutourd qu'elle connaissait, ou Paul Belmondo président d'honneur du cercle Algérieniste. J'avais préféré Paul Belmondo, parce qu'il était sculpteur, ce qui cadrerait formidablement avec ma recherche et aussi parce qu'il était natif d'Algérie. En février 1978 nous lui présentâmes le manuscrit et nous pûmes tous les deux approcher cet artiste d'une grande simplicité dans son atelier de la rue Denfert-Rochereau. Janine a raconté dans *Les cahiers d'Afrique du Nord*, numéro 8 de juin 1996, sa rencontre avec Paul Belmondo et le déroulement de la séance d'écriture de la préface. L'imprimerie Crescenzo - autrefois installée à Alger - sortit le livre début décembre 1979. Janine m'assista dans les nombreuses séances de signature organisées à Paris et sa région.

Entre 1977 et la sortie du livre en 1979, de multiples coups de téléphone, de nombreux échanges épistolaires, et des rencontres à Paris forgèrent une véritable amitié entre nous. Ce que j'aimais en elle, c'était son professionnalisme. Tout était carré et Janine exigeait qu'il en soit de même pour la personne qui collaborait avec elle.

Dans les années qui suivirent l'aventure de *Monuments en exil* et jusqu'à la fin de sa vie, je pris l'habitude de lui communiquer tous les manuscrits que j'écrivais. Comme je m'étais éloigné des écrits de notre communauté en produisant des nouvelles sans rapport avec l'Algérie, elle disait que « ma création lui procurait une récréation ! » Ainsi elle partagea mes déceptions lorsque je rencontrais des échecs et mes joies lorsqu'une nouvelle était publiée, et même primée, hors de notre horizon algérien.

Présent au salon du livre de Paris en mars 2015, j'avais pris le temps d'aller lui rendre visite rue Lecourbe. Nous avons longuement parlé en prenant un apéritif, nous souvenant du temps passé - Ah ! Ce couscous que j'avais cuisiné dans ma maison de campagne au sud de Rennes, en juillet 1980, alors qu'avec son mari elle parcourait la Bretagne, ils avaient fait une halte chez nous, mais aussi parlant de nos projets. Et c'est une des leçons de Janine que je retiendrai: Avoir toujours des projets, malgré le peu de réserve restant dans le sablier de la vie. Bien entendu elle m'interrogea sur ce que je préparais pour la revue. Avec espièglerie elle me dit : « Surtout ne me racontez pas que vous n'avez pas d'idées, vous qui avez de l'imagination et de la mémoire ! » Alors je lui avais parlé, entre autres, de ce texte que je concoctais sur le théâtre de Constantine, développant le sujet, répondant à ses questions, lui livrant les principales anecdotes sur lesquelles j'allais m'appuyer au moment de la rédaction, tout en captant ses réactions. Après deux heures de tchat, je la quittai pour aller prendre le train du retour. C'était il y a un an.

Notre dernière conversation date du premier février. Je l'avais appelée en fin de soirée pour lui annoncer que mon article *Constantine, un théâtre, quelques fantômes et Gluck* était terminé. Elle avait demandé que je lise le début. Réflexe de professionnelle car c'est souvent en découvrant les

premières phrases d'un texte qu'avec l'expérience, on peut juger de la valeur du reste. Sa réaction fut bonne. Puis comme ce « Gluck », mis en dernière partie du titre l'intriguait, j'avais lu la fin du texte qui exposait la raison d'être de ce nom dans cette histoire. « C'est très bien, jugea-t-elle. » Jeanne Turin, qui signait ainsi ses comptes-rendus littéraires sous son nom de jeune fille, venait d'exprimer l'une de ses dernières critiques. Cet ultime souvenir que je garde d'elle, j'ai tenu à le partager avec vous tous. *In memoriam.*

1979

LES EDITIONS DE L'ATLANTHROPE

JANINE DE LA HOGUE

Cher ami Je vous fais tenir une
lettre au vœu ici et en profite pour
vous annoncer que vous ferez une signa-
ture chez Michèle Trochon 76^{ème} Rue de
Cherche-Nidi le Samedi 8 décembre de
14 à 16 heures 30 - Ensuite présentation
à la presse et aux associations etc

130, RUE LE GOURBE 75015 PARIS



Bibliographie non exhaustive de Jeanine de la Hogue

La rédaction

Mémoire écrite de l'Algérie depuis 1950 Jeanine de la Hogue et Simone Nerbonne (Maisonneuve-Larose)

Des chemins et des hommes - La France en Algérie (1830 - 1962) (ouvrage collectif - Ed. Harriet 1995)

Ballade triste pour une ville perdue (nouvelles) - (Ed. Harriet 1996)

Ces Jours que nous avons tissés - ouvrage collectif (MAN 2002)

L'Enfance des Français d'Algérie avant 1962 Direction Leïla Sebbar (Bleu Autour 2015)

Articles divers



Comte à rebours

Jeanine de la Hogue

Pour cette Revue, Jeanine m'avait confié qu'elle avait situé sa nouvelle *Comte à rebours*, description subtile d'une situation surprenante et perverse, dans la ville d'eau d'Hammam Righa. Ses eaux chaudes, célèbres depuis Tibère (*Acquae calidae*), ne soignaient pas seulement les rhumatisants et les gouteux mais les malades des bronches et les pré-tuberculeux. Camille Saint-Saëns s'y soigna avant de devenir comme beaucoup d'autres voyageurs frileux, un habitué du Grand Hôtel. Mais le luxe de ce dernier attira aussi les aigrefins. Ce qui est le sujet de ce conte ...

Annie Krieger-Krynicky

Je l'avais remarquée dès le premier soir. Une certaine façon d'entrer dans la salle à manger, le visage tendu, presque douloureux, à la limite de la provocation. Elle avait l'air de pousser devant elle son mari et son fils, impatiente d'être assise, de ne plus être regardée.

Nos tables étaient voisines et je n'avais pas beaucoup d'efforts à faire pour surprendre certains gestes nerveux, pour sentir sa gêne, presque une souffrance.

Je ne sais pourquoi elle m'avait intriguée tout de suite. Peut-être à cause de ce mépris presque tangible qu'elle avait pour son mari. Pourtant, elle était plutôt banale. La trentaine passée, un visage clair, frais mais dur. Des cheveux blonds,

assez fades, mal coiffés, une mèche qu'elle ramenait sans cesse derrière l'oreille. Mais d'admirables yeux et des mains d'une finesse incroyable. Elle devait le savoir d'ailleurs et elle jouait négligemment avec un diamant qu'elle avait au doigt. Un très beau solitaire que j'avais tout de suite admiré, m'étonnant d'un pareil bijou chez une jeune femme d'un milieu apparemment modeste.

Le mari, ma foi, je n'y avais pas prêté attention sinon pour déplorer un invraisemblable blouson en tissu à carreaux et un chapeau à petite plume, qu'il tenait à la main en entrant dans la salle à manger, de façon si gauche qu'on avait l'impression que ce couvre-chef ne lui appartenait pas, qu'il venait de le

trouver et cherchait à s'en débarrasser au plus vite. Malgré ces détails vestimentaires un peu surprenants, il passait inaperçu. Le fils était, à l'image du père, inexistant, assez maussade. Mais il avait les mêmes yeux que sa mère, bruns, profonds, immenses.

Leurs repas se passaient dans un silence à peu près total mais débutaient presque toujours par une scène très brève. Le mari, cherchant quel couvert utiliser en premier, et elle, sans le regarder, mais avec ce mépris qui m'avait tant frappée, prenait le bon couvert et commençait son repas.

Faute d'avoir pu les entendre parler, j'imaginai la vie de ces trois êtres et la raison qui les avait fait choisir ce luxueux hôtel de montagne. J'étais si intriguée par mes voisins que je regardais peine les autres tables.

Ce fut un changement dans l'attitude de la jeune femme, si subtil qu'il fallait être très attentif pour le percevoir, qui me fit en chercher autour de nous la raison. Cette raison était là, à quelques tables ; un garçon blond et mince que tout l'hôtel appelait le comte. Droite, à son habitude, la jeune femme ne regardait pas dans la direction du comte, placé juste en face d'elle, mais elle était sûrement très consciente de l'attention

qu'il lui portait. Sa respiration se faisait un peu courte comme si elle s'imposait de rester calme.

Je m'en voulais de n'avoir pas encore remarqué le manège du comte. Et je lui en voulais, à elle, d'y être à ce point sensible. Son mari ne pouvait voir le jeune homme derrière lui, mais il finirait bien par remarquer que sa femme avait une attitude anormale.

Je ne savais pas si je préférais qu'il gardât le regard fixé sur la truite qu'il massacrait visiblement ou qu'il surprît le trouble de la jeune femme. Enfin, j'allais peut-être les voir se départir de ce calme, de cette indifférence qui aiguisaient tant ma curiosité.

Mais non, l'enfant posait une question, la jeune femme avançait un peu sa chaise, lui servait à boire. Pendant ce temps, le comte était sorti, elle avait repris son calme et j'étais très mortifiée de ne pas être plus avancée dans mon observation.

Vers la fin de l'après-midi, j'avais gagné mon refuge habituel, une petite auberge perdue dans la montagne et j'écrivais, bien protégée de la curiosité, tournant le dos à la salle. J'avais décidé de raconter l'histoire de cette femme qui me fascinait. J'essayais, en quelques phrases, de fixer une intrigue à partir de ce visage sans expression, sinon de mépris. J'étais mécontente. Je jugeais mes phrases maladroitement, mon intrigue médiocre. J'imaginais une enfance gâtée, une adolescence dorée, une idylle avec un garçon beau mais inculte, un mariage contre le gré des parents, les regrets d'une vie gâchée. Puis je riais de moi-même, vexée de la pauvreté de mon imagination.

Quand ils entrèrent dans la salle, ma stupéfaction fut telle que je me levai à demi et faillis me trahir. Pendant que j'écrivais des fadaises, mon héroïne m'offrait un rebondissement imprévu. Elle surgissait, accompagnée du comte. En entrant, la jeune femme avait eu une hésitation

mais le comte, la prenant par le coude, l'avait guidée jusqu'à une table, exactement à l'opposé de la mienne.

Je tournais le dos à la salle mais une glace me permettait de les observer et je me réjouissais d'être ainsi dans l'ombre tandis qu'eux-mêmes étaient vivement éclairés par le feu qui brûlait dans la cheminée.

J'étais naturellement ravie de ce hasard mais aussi agacée et déçue de penser que cette jeune femme dont j'avais imaginé le caractère hautain, rigoureux, n'était qu'une pauvre sotte, éblouie par un titre de comte que personne n'était allé vérifier. Car ce comte ne me disait rien de bon. Il avait bien une certaine classe mais je n'aimais pas son regard inquiet, un peu faux. Oui, décidément, j'étais déçue et ma curiosité envers la jeune femme s'était éteinte. J'en arrivais presque, pour la punir de ma déception, à décider de me lever et de partir en leur montrant bien que je les avais vus.

Une expression d'angoisse, de désespoir, lue sur le visage de la jeune femme me retint. Tout n'était peut-être pas joué et mon imagination reprenait espoir. Après tout, ces deux-là se connaissaient sans doute de longue date et c'est ce qui expliquait la présence à l'hôtel de ce ménage d'allure si modeste, insolite dans un tel décor.

Tandis que j'imaginai de nouveaux thèmes, une nouvelle histoire, une idylle cachée, le comte parlait tout bas et je la voyais, elle, croisant et décroisant ses belles mains et faisant étinceler son diamant. Brusquement elle se mit à pleurer mais, curieusement, son visage restait immobile, étranger eut-on dit à son chagrin. Le comte l'attira vers lui, baisant ses mains, puis, pour essuyer ses larmes, ouvrit le sac de la jeune femme, en sortit un mouchoir et, doucement lui tamponna les yeux sans cesser de lui parler.

J'étais si surprise que je levai un peu la tête et que mon regard croisa celui du comte. M'avait-il reconnue ? Je ne sais

car il ne manifesta rien. Mais, prenant le verre de la jeune femme, il se glissa derrière le bar.

Elle, la tête dans les mains, ne bougeait pas. Puis elle eut son geste machinal, relevant une mèche de cheveux et elle posa son mouchoir sur la table, le regard perdu. Soudain, je la vis ouvrir son sac, regarder autour d'elle avec angoisse. Le comte avait disparu, volatilisé eût-on dit.

Pendant quelques instants, la jeune femme resta littéralement pétrifiée. C'est alors que, ainsi que cela se produit dans les comédies bien faites, survint un coup de théâtre en la personne du mari. Son horrible chapeau sur la tête, il entra, pâle mais moins maussade, me sembla-t-il, qu'à l'accoutumée. S'avançant vers sa femme, il se forçait à sourire. Je m'avisais alors que je ne l'avais jamais vu sourire et que c'était fort dommage.

Elle, en le voyant, s'était détournée puis elle avait de nouveau mis la tête dans ses mains. Se glissant auprès d'elle sur la banquette sans qu'elle fasse un geste, il sortit un objet de sa poche et, avec une infinie douceur lui prit la main et mit à son doigt une bague, sa bague, le solitaire que j'admirais tant. Et, toujours avec la même douceur, il ouvrit le sac de la jeune femme pour y mettre un portefeuille. Elle n'avait pas bougé et moi j'étais abasourdie.

Ainsi, le comte n'était qu'un aigrefin, un vulgaire voleur et le mari semblait avoir tout prévu, tout perçu. J'étais particulièrement intriguée par la rencontre des deux hommes. Rencontre fort brève sinon sans doute orageuse. Mais l'incident n'avait probablement pas eu de témoins et quant à moi, si toutefois quelqu'un s'avisait de m'interroger, je serais bien obligée d'avouer que j'avais assisté au vol sans même m'en apercevoir.

Sans un mot, le ménage sortait mais, en partant, lui, après avoir cherché du regard un invisible patron d'auberge, déposait un billet sur la table. Toute la scène n'avait duré que

quelques minutes et personne, jamais, ne connaîtrait la véritable histoire.

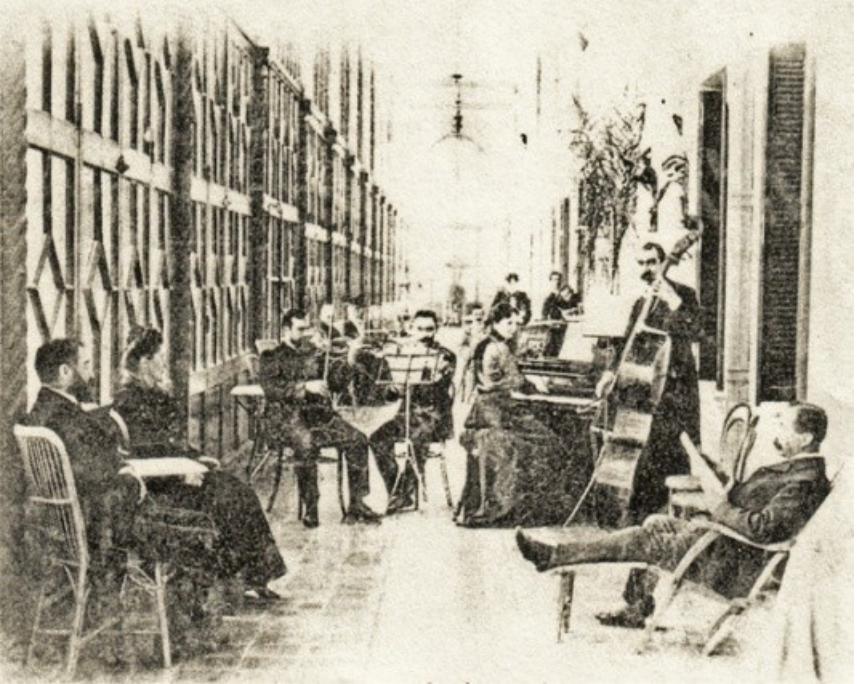
Je me sentais frustrée et j'étais si préoccupée que je faillis rater la dernière benne qui devait me ramener à l'hôtel.

La salle à manger où je me précipitai était pleine, bruyante, et je n'eus que le temps de m'asseoir. Le ménage faisait son entrée comme à l'habitude, la jeune femme l'air tendu mais à peine plus douloureux, semblant toujours pousser devant elle son mari et son fils. Le mari, en blouson à carreaux, son horrible chapeau à la main. Le fils maussade, aux admirables yeux bruns. Elle s'assit lentement, regardant avec mépris son mari s'empêtrer dans ses couverts et se mit jouer avec sa bague.

Je tournai alors les yeux vers la table du comte, me persuadant que j'avais rêvé la scène de l'auberge, que le comte serait là, l'air toujours aussi fat, aussi faux. A la table qu'il avait occupé, une grosse dame couperosée me souriait d'un air aimable.



Hammam R'Hira l'arrivée des voyageurs



Hammam R'Hira La galerie du grand hôtel pendant le concert



Edgar Quinet

Annie Krieger-Krynicky



Edgar Quinet 1803-1875

Revue des Deux Mondes 1837

Centre d'un beylik quasi indépendant du pouvoir de la Sublime Porte, la ville durant la conquête de l'Algérie résista à un siège en règle par le général Clauzeau qui fut mis en échec ; son successeur le général Damrémont fut tué le 13 octobre 1837 par un boulet turc, la veille de l'assaut où se distinguèrent les zouaves de Lamoricière. Il revint au général Valée de prendre enfin la ville le 13 octobre 1837. On peut penser que le sujet fut inspiré à Edgar Quinet par ses souvenirs de l'expédition de Morée. Membre de la commission d'études, il avait en effet suivi l'armée dans son combat contre les Turcs en 1830. Il en tira *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Antiquité*, Antiquité qui était un de ses grands sujets d'intérêt. Il est difficile de résumer en quelques lignes la carrière et l'œuvre multiple de

ce philosophe, historien, poète épique et homme politique. Il était né dans l'Ain en 1802, d'une mère protestante. Lecteur de Mme de Staël et séduit par *De l'Allemagne*, il se consacrera à travers la traduction de Herder à la philosophie de l'histoire, ce qui lui valut l'estime de Goethe et l'amitié indéfectible de Jules Michelet, républicain convaincu comme lui. Son *Essai sur l'origine des dieux*, interprétation symbolique des légendes antiques prélude à son *Génie des religions*. Après l'expédition grecque, il publie en 1833, un poème mystique *Ahshvérus* qui déconcerta mais qui fut le prélude à d'autres pièces poétiques, symboliques et mystiques : *Napoléon* (1836), *Prométhée* en 1838. De la découverte de nouveaux manuscrits, précieux pour la connaissance du Moyen-Age, il tirera *Merlin l'Enchanteur* en 1860. Professeur de littérature étrangère à l'Université de Lyon, il tente un rapprochement avec l'Allemagne dont il a épousé une ressortissante ; ce dont témoigne son poème *Le Rhin*, contemporain de celui de Musset (1840). Nommé au Collège de France à la chaire de littérature méridionale, il retrouve Michelet et le poète nationaliste polonais Adam Mickiewicz, ancien prisonnier du tsar. Tous trois se font les défenseurs des idées de liberté et de progrès. Mais son cours fut interdit en 1844 par Guizot après ses livres sur *Les Jésuites et L'Ultramontanisme*, jugés irrévérencieux. Elu député, il s'oppose au Prince-Président et s'exile après le coup d'état du 2 décembre 1852. Sous le Second Empire, de son exil à Bruxelles, il fait paraître en 1862 une *Histoire de la Campagne de 1815*, suivie de *L'expédition du Mexique de 1862* qui conduisit au désastre et à l'exécution de l'empereur Maximilien de Habsbourg, allié de Napoléon III. En 1870, il fait paraître *La Création*, inspirée par Darwin. De retour à Paris après Sedan, il siège à l'Assemblée à la gauche des républicains. Il mourut en 1875. Sa seconde épouse, Hermione, fille du poète roumain George Asaki, consacra sa vie à la publication des œuvres multiples d'Edgar Quinet, en

trente volumes de 1877 à 1882. Passionné par les transmissions de l'antiquité au monde moderne et par le rapprochement entre les peuples, son œuvre poétique porte les traces de ses utopies, de ses passions et de ses rêves.

Le siège de Constantine

Edgar Quinet

Comme un coursier qui sent l'aiguillon des batailles,
Vers Cirtha la Numide, aux mauresques murailles,
Va, cours, vole, mon chant, sur tes ailes d'airain.
En rasant de l'Atlas les épaules d'ébène,
Réveille de ton cri sous la neige africaine
Les morts décapités qui bordent le chemin.
Comme un brûlant simoun, enfant de la tempête,
Éprouve sur leurs gonds les portes du prophète,
Et de Ghelma vengé dessèche le cyprès,
Dans la nuit fais gémir le désert homicide;
Fais descendre la soif dans la citerne aride,
Et pâlir le croissant au front des minarets.
Que l'enfant de Tunis entende ta menace,
Que l'imam, sur la foi du nuage qui passe,
Dans ses cieux haletans cherche en vain Mahomet.
Plus acéré qu'un dard, plus rapide qu'un rêve,
Va, cours, porte à Cirtha le message du glaive;
Et dis dans la mosquée à l'oreille d'Achmet :
« Lion de Constantine, à l'épaisse paupière,
Demain il faut quitter ta royale tanière.
Le chasseur a tendu son filet sous tes pas.
Dey de Mauritanie, il faut quitter ta proie,
Femmes, divans, trésors, tentes d'or et de soie,
Et la ville aux cent tours qui rugit dans l'Atlas.
Voici que défiant la nuit du cimenterre,

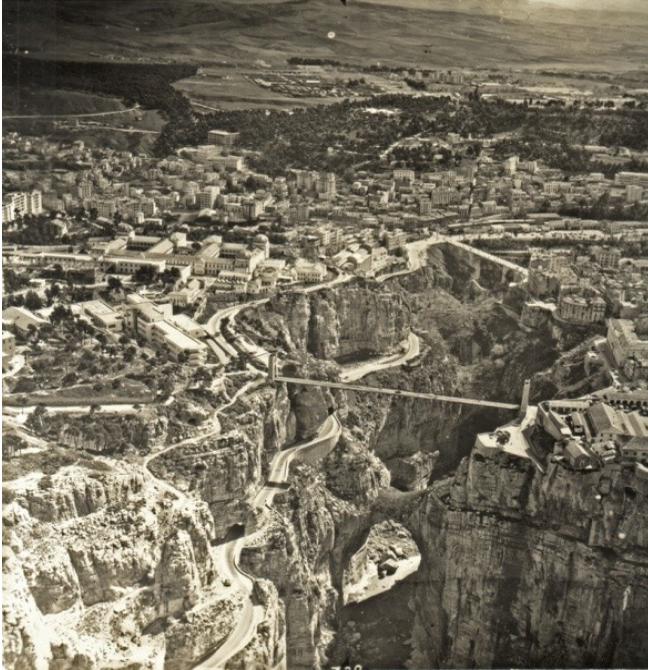
Les morts de Manssourah se soulèvent de terre,
Ils font sur la montagne un signe à l'horizon.
Tout un peuple les suit, et les têtes coupées,
S'entrechoquant dans l'ombre à l'éclair des épées,
Dans leurs cages de fer ont murmuré ton nom. »
Ainsi comme un coursier que son maître abandonne,
Comme un hardi simoun, dernier fils de l'automne,
Mon chant se précipite au-devant des combats.
Mais toi, peuple de France, à l'oreille superbe,
Parmi tes courtisans qui rampent comme l'herbe,
Incliné sous ton char, je te dirai plus bas :
Aussitôt que d'avril l'haleine printannière
Réjouira l'aiglon dans la tiède bruyère,
De tes dissensions étouffe les cent voix.
Remets dans le fourreau le glaive des paroles ;
Laisse là le sophisme, et ses flèches frivoles
Dormir dans le vide carquois.
Sitôt que verdira le vieux chêne des Gaules,
Quitte l'âtre enfumé. De tes lourdes épaules
Secoue en murmurant l'outrage des hivers.
Retrempe dans l'acier ton esprit qui se rouille ;
N'aies garde d'emporter ta honteuse quenouille
Et tes pensers bourgeois aux numides déserts.
Épouse, au lieu des mots, les vaillantes épées,
Vierges au front d'azur, de crêpe enveloppées,
Qui seules, parmi toi, réjouissent les cieux.
Les canons muselés t'appellent sur leur trace ;
Quitte l'or pour le fer, et revêts la cuirasse
Et le courage des aïeux.
Ta route vers Cirtha d'ossemens est marquée.
Là, sous son double mur, au pied de sa mosquée,
La reine du désert s'assied sur un tombeau.

Autour de ses flancs noirs un noir rocher serpente;
Un pont couvre l'abîme, et sous l'arche béante
L'eau du torrent bondit ainsi qu'un lionceau.
Évite la vallée où l'embûche est tendue.
Qu'au bout de l'horizon la vedette perdue
Éprouve le sentier en marchant devant toi.
Imite le lion que le serpent enlace;
Il veille sur ses flancs, mais des plis de sa face,
Il protège à son front sa couronne de roi.
Que la marche soit lente et la bataille ailée.
Aux abois des canons, que la porte ébranlée
Reconnaisse son hôte et s'ouvre en gémissant.
Sur ses gonds de granit , si la porte est rebelle,
Dans la brèche suspends le pied de ton échelle
Au pied des minarets qui glissent dans le sang.
Souviens-toi d'épargner, au jour de ta victoire,
Femmes, enfans, vieillards, vierges au sein d'ivoire,
Et ceux qui baigneront tes genoux de leurs pleurs.
Que l'épée aisément pardonne au cimenterre.
Le courage a partout le courage pour frère ;
Le lâche périt seul et n'a point de vengeurs.
Si ton bras obéit à la voix du poète,
Sous les tentes des beys ta récompense est prête.
Le myrte desséché sur ton front renaîtra.
La terre de Juba te rendra tes semailles ;
Et , le soir des batailles ,
Les morts t'applaudiront sur le haut Manssoura.
Tu marieras en paix, symbole d'alliance,
Au dattier africain la vigne de Provence. De ses fruits d'or,
Calpé remplira tes boisseaux;
Et d'encens et d'ivoire, et de gomme odorante,
Sur les chameaux de Tyr la caravane errante

Gorgera tes vaisseaux.
Loin des noires cités et du giron des femmes,
Parmi les vents, les flots, le tumulte des rames,
Ton esprit grandira sur l'abîme entr'ouvert.
Tu feras ton butin, au flanc des monts arides,
Au seuil des Thébaïdes,
Des immenses pensers qui dorment au désert.
Du passé trop longtemps éternisant l'injure,
Les peuples, ameutés autour de ta ceinture,
Deux fois t'ont retranché les Alpes et le Rhin.
Des Alpes vers l'Atlas ta barrière recule;
Dès demain tu t'assieds aux colonnes d'Hercule
Sur deux piliers d'airain.
Que l'État, hardiment relevé de sa chute,
Colosse rhodien qui grandit dans la lutte,
Mette un pied dans Toulon et l'autre en Orient;
De ses deux flancs de bronze il joindra les deux rives,
Et des flottes captives
Les grands mâts toucheront aux genoux du géant.
Alors, quand de l'Euxin, aux brumes éternelles,
Le czar, heurtant du front l'orgueil des Dardanelles,
Tentera d'autres cieux et de plus tièdes mers,
Un signe de ta main renverra le Barbare
Frissonner, les pieds nus, sur son trône tartare,
Aux confins des hivers.



Lamoricière par Philippoteaux



Vue aérienne de Constantine



Une soutenance de thèse d'Histoire de l'Art sur l'exilé d'Alger : l'ancien empereur d'Annam

Annie Krieger-Krynicky



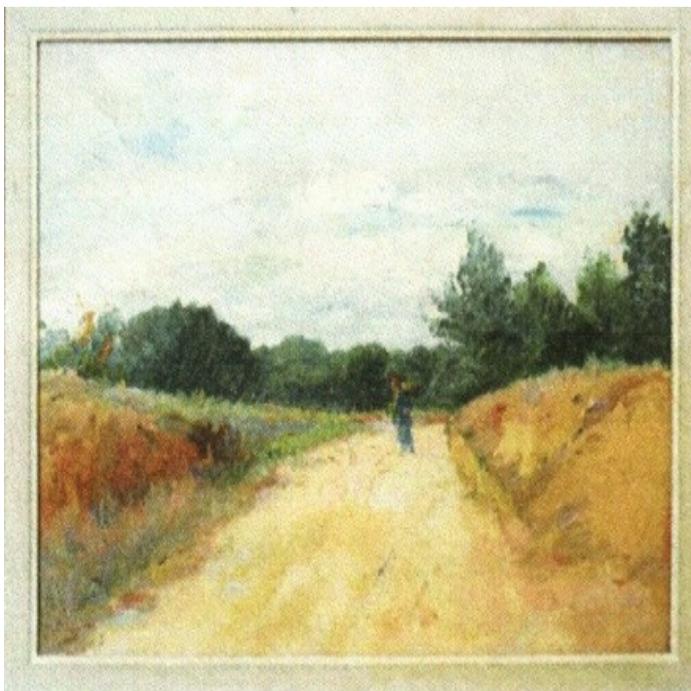
Hâm Nghi (1871-1944) Empereur en exil, artiste à Alger

Dans le numéro 76 de la Revue, nous avons fait paraître un récit par Amandine Dabat, de ce temps d'exil de son aïeul. Le 3 Décembre 2016, elle a soutenu à l'Institut national d'Histoire de l'Art, devant près d'une centaine d'auditeurs, sa thèse de doctorat sur « Hâm Nghi, (1871-1944) empereur en exil, artiste à Alger ». Sous la direction du professeur Edith Parlier-Renault, dans le cadre d'un centre de recherches sur

l'Extrême-Orient à Paris - Sorbonne, elle a mené des recherches à partir de la correspondance privée et publique du prince, du fonds d'Aix-en-Provence et de ceux de Dalat et d'Hanoï. La directrice émérite des Archives d'état du Vietnam était d'ailleurs membre du jury. Son étude de 600 pages contient un catalogue raisonné de l'œuvre peinte et sculptée de celui qui se faisait appeler prince Tû Xuan, élève de Rodin et du peintre orientaliste Marius Reynaud. Pourtant nulle trace d'orientalisme dans ses paysages peints sur le motif. C'est « une Algérie au quotidien ». On ne fait pas de différence avec ceux peints en Bretagne chez sa fidèle amie Judith Gautier... Peut être aussi parce que le paysage agricole en Algérie a été modelé par des fermiers d'origine européenne ? Aussi parle-t-on à son sujet non d'orientalisme mais « d'occidentalisme ». Il est plutôt proche de l'école de Barbizon ; l'impressionnisme l'influença mais « dans une gamme chromatique sage », de même que Gauguin et les Nabis. Peu de visages : un Algérien et un Vietnamien, à la différence de ses sculptures très figuratives. Un inventaire illustré de sa villa Gia Long à El Biar, est très précieux car elle fut pillée et incendiée en 1962. A côté de céramiques mauresques, de mobilier français et de tapis persans, il contient d'étranges meubles d'inspiration Art- Nouveau et vietnamienne, réalisés par le prince lui-même. Philippe Papin, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Etudes, questionne la doctorante : « Est-ce un archéologue du contemporain ? » et parle d'une « dépossession permanente de Hâm Nghi », d'une « évanescence ». Donnant « l'impression d'être nulle part », il a dû combler son « long ennui d'exilé », chassé du trône à 18 ans, dans « la quête de la beauté ». La présidente du jury remarque que la thèse se lit « comme un roman », l'empereur étant un sujet de roman plus que de thèse. Il le fut d'ailleurs d'un drame, écrit par Judith Gautier : *Les portes rouges*, du temps qu'il fréquentait son cénacle et son théâtre de marionnettes asiatiques. Reste

que, ni la thèse ni l'œuvre artistique, ne lèvent le voile sur ce personnage secret au point qu'il refusa des expositions publiques, offrant ses tableaux et sculptures, désormais dispersés, à ses amis. La thèse a reçu la plus haute mention du jury.

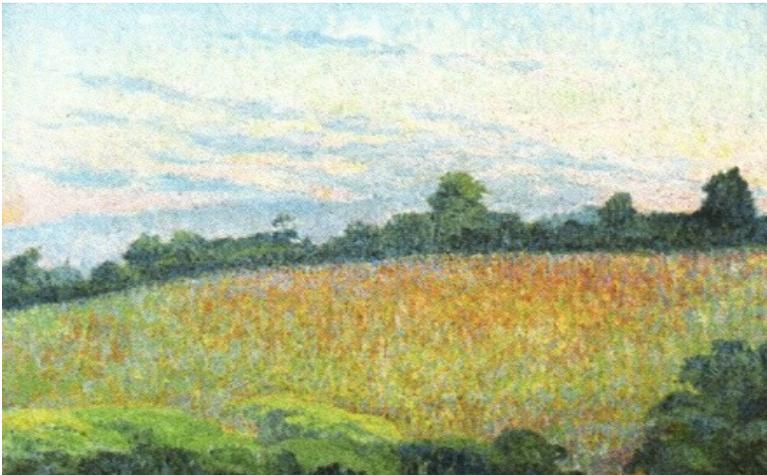




Le porteur de bois - Collection particulière



Le vieil olivier - Collection particulière



Coteaux de St-Paterne - Collection particulière



Le départ de Tunis

Katel Delia

Note de l'auteur : Dans la narration, parce qu'il s'agit d'une interprétation des souvenirs, comprenez l'ambiguïté des personnages Nana et Nano comme étant mes grands-parents, donc les parents de mon père.

Le carnet est composé de grands chapitres :

- *La Goulette, l'innocence* - 1944-1961 (dont est tiré « L'école »)
- *Tunis, de l'indépendance au départ* (dont est tiré « Les préparatifs, le départ »)
- *Retour aux origines à Malte 1961-1963,*
- *La France à partir de 1963*

Katel Delia, artiste plasticienne, propose un extrait de son travail débuté en 2009. Ce projet d'écriture familiale avait pourtant émergé 15 ans auparavant. Alors étudiante aux Beaux-arts de Rennes, elle tente de transcrire par des moyens plastiques, son attachement profond à ses origines maltaises de Tunisie, mais « par manque de maturité, de confiance en soi, ne se sentant pas autorisée à évoquer deux cultures, française et maltaise, qui sont pourtant les siennes, elle oriente sa pratique vers d'autres horizons, d'autres sujets ».

En 2008, elle adhère à l'association franco maltaise le « Cercle Vassalli », invite son père Alexandre à faire de même. Anne-Marie Montebello, secrétaire de l'association, touchée par l'histoire familiale singulière, se propose d'en écrire les exils successifs. Katel Delia trouve là, une légitimité

à son propos. Elle sollicite davantage son père, note les bribes de ses souvenirs, réactive certains aspects de sa mémoire par des photos et des articles publiés sur Internet. Son travail de carnet de voyage dans le temps peut débuter. Son père lit avec attention ses premiers écrits, découvre ses premières illustrations... Il n'en verra que les prémices, il décède quelques mois après en mars 2010, à 65 ans. Pleine de chagrin, elle poursuit son projet.

L'école, maternelle et primaire :

Tu n'as que 5 ans, vêtu de ta blouse d'écolier, les cheveux courts et bien peignés, tu te rends seul à l'école maternelle près de l'église. Je dis seul parce que tu es sans adulte mais je n'oublie pas ton amie et voisine Fusilla. Vous parcourez les quelques 800 mètres main dans la main, dans l'autre une petite boîte en métal contient une petite boule de pain, en son centre de la tomate écrasée à l'ail arrosée d'huile d'olive.

Ici comme dans de nombreux pays méditerranéens, l'école finit tôt. Les enfants n'écoutent plus dès que le soleil est trop haut dans le ciel. La seule personne qui arrive encore à canaliser la bande de marmots en ce début d'après midi, c'est le curé. On ne peut pas dire que le cathé te passionne, tu écoutes d'une oreille distraite les histoires de ces apôtres. Tu es toujours plus attentif lorsque le prêtre vous passe des extraits de dessins animés de Tintin et Milou en noir et blanc, tout comme les prêtres en noir et les pères blancs. Tu attends sagement assis sur une natte tressée, l'heure de la récompense pour une bonne réponse donnée : un timbre, généralement du Liban. Ce curé devait avoir une correspondance abondante avec un confrère ou de la famille.

Voilà comment tu es devenu philatéliste, tu amasses ces « École maternelle et église de la Goulette », petits papiers colorés, tu les classes et reclasses, tantôt par couleur, tantôt par prix, tantôt par date.



École maternelle et église de La Goulette

Plus tard M. Ratel, ton maître de CM1 - CM2 vous récompense avec des timbres de Madagascar. Ils viennent se mélanger, s'intercaler avec les autres. Parfois ton maître vous raconte,

Combien de taches avec cette plume....

La Guerre pas si lointaine. Lui y a perdu son frère pilote lors d'un combat aérien. Il le magnifie et vous explique que les tunisiens ont eux aussi mené un combat acharné. Certes les allemands occupaient les rues, mais certains français ont également chassé les juifs qui hier étaient leurs amis. M. Ratel a la voix qui tremble, vous les enfants de la fin de la guerre vous ne comprenez pas vraiment. Tout semble si paisible maintenant dans les rues. Vous n'imaginez pas que l'on puisse chasser des gens de chez eux puisque c'est chez eux !

Te rappelles-tu pourtant de l'année 52, tu n'avais que 8 ans, mais la radio ne parlait que des Nationalistes. Ils avaient organisé une grande grève à Tunis. Elle s'était soldée par des affrontements avec la police et l'armée française. Oh c'est sûr ça n'avait rien à voir avec la guerre dont parle M. Ratel, personne n'avait été chassé de chez lui, il n'y avait pas eu de bombardement, pas de pillage mais des manifestants avaient été tués.

L'histoire de l'indépendance de la Tunisie s'écrit à ce moment là, mais bien sûr pour l'heure on vous enseigne celle des rois de France, Charlemagne, Clovis et autres Carolingiens.

Les préparatifs, le départ

Depuis quelques jours, chacun rassemble ses affaires, ses petits trésors, des fragments de vie, des instants partagés, des moments passés à La Goulette, et tous ces petits objets qui sont des aides mémoire. Oh, il n'y aura pas de pichets ou d'assiettes avec un coucher de soleil et calligraphiés «Souvenir de Tunisie ». Non, les objets que Nana aimerait emporter, ce sont ce service à thé offert par ses parents pour son mariage, des verres à bière publicitaires, accessoires

indispensables des parties de pétanque mémorables. On ajoute un rouleau de sacs en plastique portant l'inscription : « RTF laboratoire cinéma », rouleau offert par un client trouvant plus confortable et plus pratique que sa viande achetée à la boutique soit emballée dans un sac en plastique évitant ainsi de tacher son pantalon. Le rouleau avait peu servi par économie. Trouvera-t-il une utilité à Malte ? Des objets qui pourraient paraître aujourd'hui sans valeur, mais quand on a presque rien, tout devient important, indispensable.

Le rangement de la grande caisse en bois du triporteur a été fait et refait une dizaine de fois. Nano l'emmène demain au Kram, pour une expédition par bateau à un prix durement négocié. Il s'apprête à clouer la caisse, mais toi Alexandre, tu es toujours en colère. En effet tes magnifiques chaussures en cuir à lacets offertes par un artiste français ont été placées au dernier moment dans le haut de la caisse. « Dans l'avion tes pieds vont gonfler, tu auras mal aux pieds, tu ne les as mises qu'une seule fois ! Alexandre, tu les retrouveras dans une quinzaine de jours. »

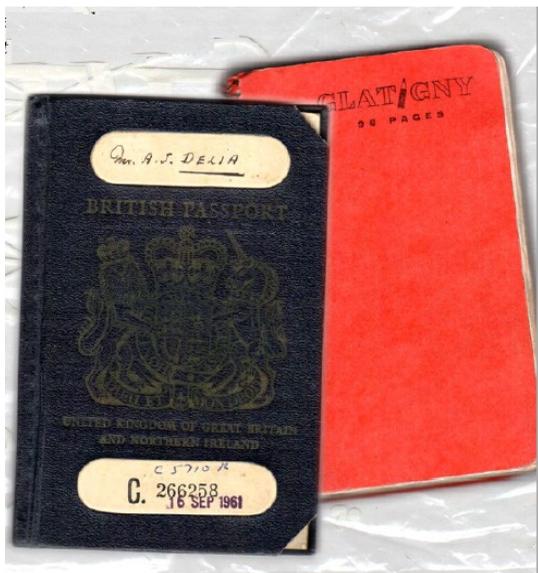
La veille du départ, tu regrettes de ne pas avoir fait un dernier tour de quartier, bien habillé en portant ces fameuses chaussures, elles complétaient parfaitement ton style de Dandy. Et puis, prendre aussi quelques photos. Ne pas oublier, graver, imprimer dans ta mémoire, les lieux de ton enfance. Cette dernière soirée pour offrir la plus belle image de toi, construire le plus beau souvenir. Sûr que Kherredine ne t'aurait pas oublié.

Chacun a une valise en carton pour ses effets personnels ; dans la tienne, tes albums de timbres, ton appareil photo, un vélo en scoubidou. Et puis encore en dehors la radio restée sur le buffet, quelques vêtements, plusieurs autres de tes créations, tu sais que tu ne pourras pas tout emporter.

Nano vient vers toi avec son petit rouleau de dollars, accumulés petit à petit lorsque les étrangers venaient en

vacances à Tunis. Il ne les a jamais changés. Espérait-il un jour pouvoir partir en Amérique ? Sûrement pas pour y vivre, il aime trop la Méditerranée, peut-être seulement pour voir comment est la vie là-bas. « Très bien tu n'as pas encore rangé la radio, on va pouvoir mettre ça à l'intérieur, il n'y a qu'une vis à défaire. » Qu'une vis à défaire !.. À la douane, ils n'auront donc aucune difficulté à vérifier qu'aucune devise ne se cache dans la radio. Il faut chercher à cacher les billets ailleurs.

La maison, l'épicerie sont vides. Tous les volets sont clos. Votre dernière nuit en Tunisie, vous la passez chez ta grand-mère. Oncle Josi et oncle André vous aident à porter les valises jusqu'au TGM, eux partiront le mois prochain. Arrivés à Tunis, vous prenez le bus vers l'aéroport. Il est 8 heures du matin, l'avion ne décolle qu'à midi-vingt, mais les passages en douanes sont devenus tellement longs depuis l'instauration des nouvelles consignes. Aucune devise ne doit quitter le pays. Pour faire respecter cette loi, les douaniers ne se privent pas de faire du zèle. Chaque valise est vidée, décortiquée, fouillée. Toutes les boîtes sont ouvertes. De grandes tables sont alignées, derrière chacune d'elles, deux douaniers, face à eux, un passager qui doit garder son calme devant l'amas et l'exposition aux yeux de tous de ses effets personnels.



Vous attendez votre tour. Nana est anxieuse. Son stress ne doit pas paraître et moins encore le rouleau de dollars caché dans sa valise. Tout d'abord, il faut vider ses poches, puis fouille au corps. La présence des enfants contraint les douaniers à traiter plusieurs valises en même temps. Vous passez en deux groupes, Anne-Marie, ta mère et toi passez ensemble. Nano passe avec Georges et Jean-Claude. Le douanier vérifie vos passeports de sujets britanniques, même si dix minutes plus tôt un de ses collègues l'a déjà fait. Il vous demande :

« Vous avez de l'argent dans ces valises ? » Tous les trois, vous faites non de la tête. Vous posez les valises sur la table; alors commence le grand déballage. Selon ton expression « A la douane, ça été le cirque ! »

Les deux douaniers entament leur travail de prospection.

Tout le linge est déplié, secoué, pressé, même la poupée d'Anne-Marie est examinée dans les moindres détails.

Ta radio est ouverte. Puis, commence l'interminable auscultation des albums de timbres; d'abord il en secoue un

par la tranche, au cas où un billet pourrait tomber. Le douanier l'ouvre ensuite, tourne une page, puis deux ; il revient en arrière, s'attache à regarder derrière chaque glissière de classement afin de s'assurer qu'il n'y a bien que ces petits bouts de papier. Tes timbres sont maltraités, mais tu ne peux rien dire, tu peux juste observer. Le premier album rejoint la pile de ce qui a déjà été vérifié. Le douanier s'aperçoit que tu possèdes deux autres albums. Sa conscience professionnelle ne lui permet pas d'agir autrement, l'examen détaillé continue donc.

De son côté Nana aide Anne-Marie à refaire sa valise.

L'autre douanier interpelle ta mère, son sang se fige, elle s'approche. Le douanier la fixe. Il lui tend sa valise avec tout son contenu mis en vrac et dit « Vous pouvez ranger ». Il rejoint alors son collègue et l'aide à finir l'inspection du dernier album. Rien, rien, rien, ils n'ont rien trouvé, ni dans les trois albums, ni dans le boîtier d'appareil photo, ni dans la boîte en métal, ni ailleurs, les douaniers semblent déçus.

Vous rejoignez le reste de la famille, il faut continuer à garder son calme, calmer l'excitation d'un premier voyage en avion et surtout la joie d'avoir réussi à tromper les douaniers. Vous avez toujours vos économies.

La cachette de rouleau de dollars est révélée ultérieurement dans un texte intitulé *Première soirée à Malte* dont est extrait le paragraphe suivant.

Nana repense à ce qu'elle a laissé là-bas, chez elle en Tunisie. Son estomac se sert... Elle se redresse, il ne faut pas plier, toujours marcher droit, continuer d'avancer. Tu poses la radio dans un coin du salon. Le reste est dans la valise. Cette valise devient le sanctuaire de ta vie en Tunisie.

Nana hésite, et finalement sort le fer à repasser. Où le mettre ? Cet objet est toute sa richesse, toute la richesse de la famille. C'est entre la résistance et l'interrupteur, au cœur de cette machine que les économies ont été cachées. Vous

avez réussi à tromper la douane, il ne faudrait pas que par erreur ou ignorance quelqu'un branche le fer. Tu prends le couteau dont la pointe est cassée et dévisses les seize vis qui ont eu raison de la patience des douaniers.

